

La Fève

P. Sébillot - Contes de Haute-Bretagne, I, 82-88 n° XII

Il y avait une fois un homme qui était si pauvre, qu'il ne lui restait plus qu'une fève. Il la planta dans son jardin et tous les jours il allait voir si elle grandissait.

Et il disait à la fève :

- Pousse bien vite pour que j'aie chercher mon pain en paradis.

- Je vais grandir de vingt pieds cette nuit, répondit la fève. Le lendemain matin, le bonhomme se leva dès qu'il fut jour, et courut à son jardin pour la voir.

- Ah! s'écria-t-il, comme tu es devenue haute!

- Je vais encore grandir bien davantage cette nuit, répondit la fève.

- Dépêche-toi, dit le bonhomme; car j'ai bien besoin d'aller chercher ma vie à la porte du ciel.

Le jour d'après, il retourna encore dans son jardin, et quand il vit la fève, il s'écria :

- Ah ! je vais être bientôt tiré de misère ; tu ne tarderas pas à toucher au ciel, car tu as fait cette nuit une fameuse pousse. Dépêche-toi de monter encore, et pour aller plus vite, tu devrais grandir pendant la journée.

- Non, répondit la fève, je ne puis grandir que pendant la nuit ; mais dans deux jours, je serai arrivée au ciel.

Le bonhomme, qui avait entendu parler de saint Pierre, avait grande envie de le voir.

- On prétend, disait-il, que c'est un saint tout à fait bon. il a les des du paradis, et si je puis parvenir jusqu'à lui je le prierai de m'en ouvrir sa porte ou de me donner du pain.

Le lendemain, la fève était haute, si haute qu'on n'en apercevait plus le bout.

- Je crois, dit le bonhomme, que te voilà assez haute comme cela.

- Non, pas encore, répondit la fève; il faut que tu patientes pendant un jour et une nuit.

Dès le matin, le bonhomme courut à son jardin, et il dit :

- Maintenant je vais me mettre en route : puis-je monter, ma fève?

- Oui, répondit-elle, tu peux monter quand tu voudras.

Le bonhomme prit à brassées la tige de la fève qui était grosse comme un chêne, et grimpa tout le long comme un matelot qui monte à un mât de navire ; il finit par arriver à la porte du paradis, où il vit un homme qui avait l'air respectable.

Le bonhomme, ne sachant à qui il s'adressait, lui dit :

- Est-ce ici la porte du paradis, monsieur?

- Je ne m'appelle pas monsieur, répondit saint Pierre d'un ton sévère.

- Excusez-moi, dit le bonhomme, je n'ai pas cru vous offenser en vous donnant ce nom: comment vous appelle-t-on?

- C'est moi qui suis saint Pierre.

- Ah! c'est vous qui avez les clés du paradis?

- Oui, c'est moi; serais-tu venu par hasard avec l'intention d'y entrer?

- Non, je viens seulement pour vous demander la charité.

- Est-ce qu'il n'y a plus de pain sur la terre pour que tu viennes en chercher dans le ciel?

- Si, il en reste encore; mais personne ne veut m'en donner, car les hommes ne sont guère charitables à cette heure, et j'ai pensé que je pourrais trouver un peu de pain ici.

- Comment es-tu venu, dit saint Pierre, et qui t'a monté si haut?

- J'ai grimpé tout au long d'une fève que j'ai plantée dans mon jardin.

- Diable! s'écria saint Pierre d'un air bourru, si tu as eu le pouvoir de faire pousser une fève jusqu'ici, il doit t'être facile de te procurer du pain.

- Hélas! non; personne ne veut m'en donner; ayez la bonté de me faire quelque aumône pour l'amour de Dieu.

- Tiens, dit saint Pierre, voici un âne; quand tu auras besoin de quelque chose, tu lui poseras la main sur la croupe en répétant : "Fais des écus! fais des écus!"

Le bonhomme fit à saint Pierre une grande révérence et descendit sur l'âne tout au long de la fève. Il mettait la main sur la croupe du baudet en répétant : "Fais des écus! fais des écus!"

Et quand il arriva à terre, il vit au pied de la fève un monceau d'écus. Il les ramassa, et il disait en se frottant les mains :

- Maintenant, je suis à mon affaire.

Mais au lieu de rester à la maison avec sa bonne femme, il se hâta d'aller au cabaret, mit son âne à l'écurie, et commanda qu'on lui servît un repas cossu.

Comme l'aubergiste lui disait qu'il ne convenait pas à un pauvre homme comme lui de faire de telles dépenses :

- Ah! répondit-il, en frappant sur son gousset, j'en ai le moyen, car j'ai un âne qui me donne de l'argent autant que je veux; je n'ai que la peine de lui poser la main sur la croupe et de dire : "Fais des écus."

Pendant qu'il mangeait, l'aubergiste lui vola son âne, et mit à la place un baudet qui semblait tout pareil : mais le bonhomme avait beau lui mettre la main sur le dos, et s'égosiller à crier : "Fais des écus!" il ne pouvait plus avoir d'argent.

Le bonhomme qui s'était cru riche pour le restant de ses jours fut bien désolé de redevenir pauvre comme devant; après s'être lamenté, il se dit:

"Il faut que je voie si la fève est encore dans le jardin et je retournerai à la porte du paradis."

En la voyant qui perdait sa tête dans le ciel, il sauta de joie et pour la seconde fois, il grimpa le long de la tige. Quand il se trouva en présence de saint Pierre, il lui dit :

- Bonjour, monsieur saint-Pierre.

- Bonjour, bonhomme; te voilà revenu!

- Oui, répondit-il, on m'a volé l'âne que vous m'aviez donné.

- C'est parce que tu es allé à l'auberge; si tu l'avais gardé chez toi, on ne te l'aurait pas pris.

- Ah! pour l'amour du bon Dieu, ayez pitié de moi, et accordez-moi encore quelque chose.

Mais saint Pierre, qui n'était pas de bonne humeur, ne voulait pas lui faire la charité, et il disait que le bonhomme allait trop à l'auberge.

- Ayez pitié de moi, saint Pierre, ne cessait de répéter le bonhomme; vous ne voudriez pas me refuser, on dit chez nous que vous êtes charitable, et que c'est vous le plus compatissant de tous les apôtres, ayez pitié de moi.

Saint Pierre importuné lui dit :

- Je n'aime pas à être flatté; mais pour me débarrasser de toi je vais te donner quelque chose. Tiens, voilà une serviette : quand tu auras besoin de manger, tu la mettras sur la table en disant : "Pain et vin", et tu seras servi ; mais surtout garde-toi d'aller encore au cabaret.

- Ah! répondit le bonhomme quand il eut la serviette, je ne peux pas vous promettre de ne point y retourner.

Sitôt qu'il fut descendu, il dit à sa bonne femme :

- Étends la serviette sur la table, et tu vas avoir à manger ce que tu désireras.

La serviette fut mise sur la table, on dit : "Pain et vin", à l'instant le dîner fut servi, et les bonnes gens bien contents se régalèrent.

- Ah! disait la femme, nous voici encore à notre aise, et pour longtemps si tu sais conserver la serviette, mais tu ne pourras t'empêcher de jouer de la langue et de te vanter de l'avoir.

- Bien fin qui me la volera, répondit le bonhomme.

Mais il avait l'habitude d'aller à l'auberge pour entendre les nouvelles et en dire; il y retourna donc un jour, et comme il y restait longtemps, la cabaretière lui dit :

- Tu ferais bien mieux, mon pauvre homme de travailler pour gagner du pain, plutôt que de demeurer ici toute la journée.

- Je n'ai que faire de gagner du pain, s'écria t'il; on m'a volé mon âne, mais j'ai une serviette à qui je n'ai qu'à dire :

"Pain et vin", pour être aussitôt servi.

L'aubergiste se dit : "Je lui ai pris son âne, il faut que je tâche de mettre la main sur la serviette." Et il réussit à enlever au pauvre homme la serviette de saint Pierre, et à la remplacer par une autre serviette qui paraissait toute pareille .

Voilà encore le bonhomme bien désolé et bien chagrin; mais il se dit :

"Si la fève est encore debout, je retournerai à la porte du paradis ; je vais finir par ennuyer saint Pierre ; mais essayons tout de même."

Il grimpa pour la troisième fois, et arrivé au ciel, il dit :

- Bonjour, monsieur saint Pierre.

- Ah! c'est encore toi.

- Hélas! oui; j'ai été volé.

- Parce que tu es retourné à l'auberge; je t'avais pourtant prévenu.

- Oui, répondit-il; mais je ne puis m'empêcher d'y aller, et je vous l'avais dit.

- Aujourd'hui je n'ai rien à te donner qu'un bâton.

- Que voulez-vous que j'en fasse? Si encore on voulait me faire la charité, il pourrait me servir à frapper sur la gueule des chiens quand j'irais chercher mon pain.

- Est-ce qu'on frappe sur la gueule des chiens de ton pays?

- Oui : quand on va dans l'aire des métairies, ils viennent aboyer autour du pauvre monde en montrant les crocs, et on leur frappe sur la gueule pour les faire s'en aller quand ils approchent de trop près.

- Je ne puis te donner que cela, va-t'en avec.

- Que ferai-je de ce morceau de bois, monsieur saint Pierre?

- Tu lui diras de faire son devoir.

Lorsque le bonhomme fut de retour dans sa cabane, il voulut voir quelle vertu avait son bâton, et il dit :

- Bâton, fais ton devoir.

Aussitôt une grêle de coups chut sur le dos du bonhomme et de la bonne femme qui ne savaient où se fourrer et poussaient des cris faramineux. À la fin, l'homme eut l'idée de crier "Bâton, assez", et les coups cessèrent à l'instant.

Le bonhomme pensa en lui-même :

"Il faut que je porte le bâton partout avec moi, et si je rencontre ceux qui m'ont volé l'âne et la serviette, je lui ordonnerai de les battre."

Il alla à l'auberge, où le cabaretier et sa femme se mirent à le traiter de propre à rien et de nigaud, et ils lui reprochèrent même de s'être laissé sottement voler par deux fois.

Le bonhomme, qui les soupçonnait, dit :

- Bâton, fais ton devoir, et frappe sur ceux qui m'ont dérobé jusqu'à ce qu'ils m'aient restitué ce qu'ils m'ont pris.

Le bâton quitta la main du bonhomme et, se mettant à voler en l'air, il frappa l'aubergiste et sa femme avec tant de violence qu'en un instant ils furent meurtris de coups; ils demandèrent grâce et offrirent au bonhomme de tout lui rendre.

- Assez, bâton, cria le bonhomme qui sortit de l'auberge monté sur son âne et la serviette dans sa poche.

Et il eut la serviette qui donnait du pain, l'âne qui faisait des écus, et un bon bâton pour les défendre.

Conté par Rose Renaud, de Saint-Cast, 1879.

J'ai recueilli à Ercé et à Saint-Glen deux contes portant le même titre que celui-ci, et qui, semblables au fond, ont une allure et une forme toutes différentes. Dans un autre récit, *le Lys rouge*, qui m'a été fait à Ercé, il est aussi question d'un lys qui monte jusqu'au ciel.